



## La phrase de Lacan que... Clotilde Leguil interviewe Laure Naveau

C. L. : Laure, tu voudrais bien me parler d'une phrase de Lacan sur notre thème de la féminité ?

L. N. : Oui, ce qui m'est venu instantanément, lorsque tu m'as parlé de ce thème, c'est une phrase de Lacan qui me trotte dans la tête sans que je ne l'aie vraiment élucidée, une phrase du Séminaire *Encore*, qui fait suite au passage où Lacan dit : « Il n'y a pas *La Femme* ». Ça c'est une phrase négative, mais ensuite il y a cette petite phrase positive : « Il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots. », si je me souviens bien...

C. L. : C'est cela : « Il n'y a de femme qu'exclue de la nature des choses qui est la nature des mots. »<sup>1</sup>

L. N. : Ah oui, « de la nature des choses », cela résonne avec le *De natura rerum*...

C. L. : Tiens, je n'y avais pas pensé...

L. N. : Ce qui m'a intéressée dans cette phrase résonne désormais en moi comme un paradoxe. Puisque j'ai fait la passe, je dirai que je faisais une lecture fantasmagique de cette phrase, elle pouvait me représenter *avant* que je ne sois *passée*, et maintenant elle entre en contradiction avec mon « moi » d'*après* la passe...

J'ai, jadis, fait un DEA au département de psychanalyse de Paris VIII sur *la solitude féminine*, et j'ai eu à faire à cette phrase parlant de l'exclusion de la femme des mots et, donc, de sa solitude de femme. Ce qui m'intéresse, c'est que cette phrase continue à me trotter gaiement dans la tête, et que je l'entends différemment. Au moment premier où cela m'a touchée, j'en faisais une vérité énoncée par Lacan : *Qu'on se le dise, il n'y a de femme qu'exclue de la nature des mots, et je suis cela*. Cela m'allait comme un gant, car cela disait ma position fantasmagique. Je me situais dans le monde comme cela. C'était à la fois une souffrance et, surtout, une jouissance. *J'étais exclue de la nature des choses, parce que j'étais exclue de la nature des mots*. Je jouissais sans doute d'être ce mystère, de me taire, de laisser à l'autre le poids des mots, et de lui laisser, croyais-je, la latitude de décider pour moi. Je me suis installée dans cette phrase et je l'ai cultivée avec mon fantasme. Pourtant je n'ai jamais été seule, j'étais plutôt très entourée, même parfois encombrée d'objets, comme Lacan le dit dans le Séminaire « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse ». Mais je me plaisais à retrouver ma solitude intime, à m'évader du lieu même de cet encombrement, à m'absenter.

J'ai fait une longue analyse, et je me suis rendu compte que je souffrais de cette position. Car j'avais renoncé à quelque chose : avant *l'éveil du printemps*, j'étais plutôt ce que l'on appelle une jeune « révolutionnaire ». Et pour défendre des causes qui me paraissaient justes, je prenais la parole.

C. L. : Cette phrase, elle pourrait apparaître alors comme réactionnaire. Qu'est-ce que c'est que cette idée de dire qu'il n'y a de femme qu'exclue de la nature des mots, autour des années 68 ?

L. N. : Cela a pu même paraître sexiste... en Italie ! Et faire scandale ! Lacan a dit que « [...] *la donna non esiste* »<sup>2</sup> !

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, 1975, Le Seuil, p. 68.

<sup>2</sup> « Lacan, l'heretico che mandò all'aria la psicoanalisi », *Corriere della Sera*, 25 mai 2001.

C. L. : Ce que je trouve intéressant dans cette phrase, c'est qu'elle tombe précisément à un moment de libération sexuelle.

L. N. : Je n'ai jamais été féministe, au sens dur du terme, mais j'étais révoltée, convertie au marxisme, au freudisme et au lacanisme *familiaux*...

C. L. : Donc, tu prenais la parole ?

L. N. : Je ne me laissais pas faire. Avec mes camarades, avec mes professeurs, je prenais la parole, oui. J'argumentais. Gentiment, mais fermement. Puis tout à coup, avec la féminité, à l'entrée dans *l'éveil du printemps*, je suis devenue une jeune femme plus sauvage, plus silencieuse, plus spectatrice, même si j'ai tourné ma révolte contre les miens.

C. L. : Au départ donc, cette phrase, tu l'as lue comme un verdict : « être une femme, c'est être exclu de la nature des mots ». Et finalement, avec l'analyse, tu ne la lis plus comme cela.

L. N. : Quand j'ai élucidé cette position fantasmatique de jouissance de l'exclusion de la parole, j'ai retrouvé la parole. C'est sur cela que je suis entrée en analyse : avoir cédé sur les mots, sur la nature des mots, en quelque sorte.

C. L. : Tu t'es exclue toi-même...

L. N. : Je m'excluais de là où on m'attendait, dans le langage. Ensuite, j'ai continué à trouver que cette phrase était très importante, mais pour en démonter, justement, la résonance fantasmatique. Lacan, dit cela avec sa logique, et sa poésie à lui : on ne peut pas dire *La femme*, car si on la dit, « On la *dit-femme*, on la *diffâme*. »<sup>3</sup>

C. L. : On ne peut pas en parler ?

L. N. : On ne peut pas la ranger dans une catégorie, cela ne convient pas aux femmes. On ne peut en parler qu'une par une, car elle veut être « la seule », l'exception... Mais en même temps, dans mon contresens fantasmatique, cela m'allait très bien : *exclusion* versus *exception*...

C. L. : Oui, c'est plutôt un *contre-sens* fantasmatique, puisque cela ne veut pas dire qu'elle ne parle pas, la femme.

L. N. : Non, elle est plutôt bavarde, semble-t-il. Mais c'est plutôt qu'on ne peut pas parler d'elle.

C. L. : Je pensais que cela voulait dire que le rapport d'une femme à sa position féminine la confronte à quelque chose qui ne peut pas se dire... Cela me fait penser au rapport à l'absence, à ce que dit Lacan de la féminité *entre sens et absence* dans le Séminaire ... *ou pire*.

L. N. : C'est un très beau poème...

C. L. : Ah ! Je ne savais pas qu'il s'agissait d'un poème, j'adore cette phrase !

L. N. : Cette phrase évoque bien tout ce qu'on ne peut pas dire de la femme, et aussi, tu as raison, tout ce qu'elle ne peut pas dire d'elle. Mais mon contresens fantasmatique, c'est de l'avoir pris comme : « elle s'exclut des mots ».

C. L. : On peut entendre aussi que, lorsqu'on parle de la féminité en psychanalyse, on essaie de faire entendre ce qui ne peut pas se dire. Dans la phrase de Lacan, il y a quand même cette idée de cette absence à soi, mais cela ne signifie pas ne pas prendre la parole, mais de parler de cela, de cette absence à soi.

L. N. : Comment parler de l'absence, c'est cela... Je vais te trouver le poème. Ah ! C'est de Henri Michaux. (Laure Naveau lit le poème d'H. Michaux retrouvé, « Entre centre et absence », qui se termine par : « C'était à l'arrivée, entre centre et absence, à l'Eurêka, dans le nid de bulles... »)

C. L. : Comme tu me lis cette poésie, je me dis que l'on ne peut pas parler de la féminité sans faire *un effort de poésie*, pour reprendre le titre du cours de Jacques-Alain Miller. Être en analyse conduit à ne plus s'exclure sur ce mode fantasmatique, à supporter ce rapport à la féminité comme absence, sans se sentir en danger.

---

<sup>3</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op. cit., p. 79.

L. N. : Tu as raison de dire cela. *Supporter l'absence sans s'éjecter de la scène*, c'est en quelque sorte « avoir fait de la castration sujet »<sup>4</sup>, supporter son absence. C'est une position analytique, et non plus hystérique. Et c'est plus gai.

C. L. : Restons là-dessus, alors... Merci Laure.

---

<sup>4</sup> Lacan J., « L'acte psychanalytique », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 380.